

L'IDÉE DE SYSTÈME DANS LES SCIENCES SOCIALES

Par YVES BAREL (1976)

Ndlr : [Yves BAREL](#) disparu prématurément fin 1989 fut certainement un des penseurs pionniers du renouvellement des sciences de l'homme et de la société s'entendant dans leur irréductible complexité : *'Il s'agit d'éviter l'enfermement de l'analyse d'un système dans la systématisation.'* [Ses ouvrages](#) sont toujours d'une très grande pertinence pour renouveler la pensée active de la complexité, en particulier : de « [Prospective et analyse de systèmes](#) » (1971) à « [Le Paradoxe et le Système](#) » (1989) par « [La Quête du Sens : Comment l'Esprit vient à la Cité](#) » (1987).

Un concours de circonstances nous a permis de retrouver un article d'Yves Barel proposant dès 1975 une interprétation réfléchie de la théorie de la « Modélisation Systémique » et proposant une alternative argumentée aux formalismes de la « Systems analysis » qui s'était développée aux USA et qui commençait à se développer en France et en Europe (développement, qui se poursuit depuis sous les labels 'Analyse – ou Approche - Systèmes ou Analyse Systémique' accompagnant les offres de service de type 'problem solving' notamment en informatisation – digitalisation. On verra qu'elle s'avère toujours d'une prégnante actualité. Osons dire : Hélas...

Cet article étant publié presque simultanément dans deux revues, aux lectorats assez différents 'Informatique et Gestion', 1976 et 'ESPRIT', 1977, nous reprenons ci-dessous les '**Brèves de Présentation**' établies par chacun des deux éditeurs.

*_*_*_*_*_*

A. Présentation rédigée par la rédaction de la *Revue Informatique & Gestion*, aout 1976, (Dossier Analyse de Système) - pp 31-36 ; Le texte reprend in extenso la contribution de Yves Barel publiée dans les Actes de la '*Journée AFCET : L'analyse de système : techniques, expériences*', (Paris, 21 04 1976)

« Des problèmes difficiles. A l'intention de ceux qui espéraient trop vite ramener l'analyse de système à quelques recettes. Un langage inhabituel dans une revue de gestion. Au cœur du mouvement des idées d'aujourd'hui on fait moins confiance au principe d'ordre, et l'analyse de système est bien placée pour le savoir ».



B. Introduction rédigée par Y. Barel du même texte publié sous le même sous le même titre, peu après par la Revue ESPRIT, introduction qui résume le contenu texte de la première partie de l'article, intitulée « *De quoi parle-on ?* » partie qui n'est pas reprise dans le texte d'Yves Barel que publie ESPRIT. Les lectorats des deux publication étant sensiblement différents, on peut penser que la rédaction d'Esprit* ai souhaité une ouverture plus concernée par la philosophie politique que par les sciences de gestion s'informatisant. C'est pour cela que la première partie du texte publié par ESPRIT, « *Flèche du temps et éternel retour* » est celui de la deuxième partie de l'article publié par la *Revue Informatique et Gestion*.

« L'ANALYSE de systèmes et la théorie des systèmes sont, comme on dit, à la mode. On peut y voir un épisode, parmi d'autres, d'une recherche technocratique toujours à l'affût de nouvelles armes de rationalisation, ou heureuse, à l'occasion, de donner une apparence de nouveauté à une vieille marchandise. Il y a une part de gadget dans les méthodes de rationalisation, et ces gadgets s'usent vite.



.../...

Pour l'heure, le paradigme mécanique domine notre organisation sociale et intellectuelle, et il n'existe pas de paradigme « systémique », sauf au niveau de l'intention, ou, peut-être, dans certaines portions de la physique théorique (relativité, physique des particules élémentaires, etc.). L'analyse de systèmes, comme outil technique, repose sur ce paradigme mécanique, en y ajoutant un parfum de fermeture et de totalitarisme. L'idée de système évoque – trop facilement ? – celle de systématisation, et il semble alors qu'on ait tout dit : on est pour, ou on est contre.

*Je partage largement ce jugement sur l'analyse de systèmes, comme fait à la fois intellectuel et sociologique. Mais lorsque le jugement, à son tour, se clôt sur lui-même, il passe à côté de ce que je crois être **un point important : l'ambivalence de l'idée de système dans les sciences sociales et humaines, et l'éventuelle fécondité de cette ambivalence.** (YB, 1976)*

*Ce texte reprend, avec quelques modifications, une intervention à la « Journée sur l'analyse de systèmes » organisée à Paris, le 21 avril 1976, par l'AFCET (Association française de cybernétique).

L'IDÉE DE SYSTÈME DANS LES SCIENCES SOCIALES

Par YVES BAREL (1976)

De quoi parle-t-on ?

On ignorera, dans cette communication, l'analyse des systèmes comme méthode ou ensemble de méthodes de préparation de la décision. Non que le sujet soit négligeable ou dépourvu d'intérêt. Quand une pratique sociale mobilise des dizaines et peut-être des centaines de millions de dollars (aux Etats-Unis) ; quand, en 1967, 17.650 ingénieurs et scientifiques sur un total de 1.849.000 se font recenser comme « system analysts », c'est qu'il se passe quelque chose d'important, au moins sur certains plans. En particulier, sur le plan des luttes d'influence et de rivalité autour du pouvoir, dont il est depuis longtemps difficile de séparer le combat d'idées. Quand, à la fin du XVIIIe siècle, une partie du corps médical prend goût à un certain pouvoir social, il s'appuie sur un néohippocratismes élaboré par d'obscurs médecins hollandais du XVIIe siècle (B. Barret-Kriegel et alia, « La politique de l'espace parisien à la fin de l'Ancien Régime »). Quand, aujourd'hui, de jeunes architectes veulent contester l'ordre architectural établi, ils le font en avançant des idées nouvelles sur la théorie et la pratique architecturale (Monique et Raymond Fichelet, « le logement évolutif »). La lutte d'influences dans les organisations de planification des naissances suscite une contestation du « savoir » sexologique (Dominique Wolton, « le nouvel ordre sexuel »). Il y aurait, de même, une socio-épistémologie de l'analyse de système à faire, d'ailleurs entamée par la pertinente revue critique de Ida R. Hoos (« systems analysis in public policy », et par le recueil de texte édité par Grace J. Kelleher « The challenge to systems analysis »).

Mais, sur le plan précis des problèmes théoriques que l'on désire soulever, et sur celui-là seul, il n'y a pas à vrai dire de combats d'idées, autour de, et dans l'analyse de système. Ces problèmes, elle les ignore complètement. J'ai lu, je ne sais plus où, dans un article de vulgarisation destiné au grand public, que l'analyse de système était au fond une remise à jour des bonnes vieilles règles cartésiennes. Et c'est, ma foi, très vrai. Mais alors, il ne faut pas s'étonner qu'en dépit de son modernisme, l'analyse de système passe complètement à côté de certains débats idéologiques et scientifiques essentiels de notre époque. Son influence idéologique est grande, mais seulement en ce sens qu'elle entretient, et renouvelle en partie, le mythe de la rationalisation de la vie sociale, de façon diffuse et implicite. Elle n'a pas et ne veut pas avoir d'ambition théorique, sauf dans la bouche ou sous la plume de ses partisans trop naïfs ou trop zélés. Il n'est que de voir la franche et saine

désinvolture avec laquelle les analyses de système traitent le problème qui se pose à toute recherche débutante (« quel est cet objet bizarre que j'ai en face de moi » ?). Il existe des dizaines de définitions de systèmes. Elles peuvent toutes, au fond, se ramasser en une formule unique : est système ce dont l'homme-système ou l'ingénieur-système a décidé qu'il serait un système. Cette « désinvolture » a un sens : elle exprime, à sa manière, une foi intacte dans la toute-puissance de la planification humaine, en particulier lorsque cette planification est incarnée par des experts et des élites. Mais paradoxalement, c'est alors au niveau de la foi que l'analyse de système montre son efficacité, non au niveau d'une profondeur accrue du savoir.

Cette communication ne peut pas être non plus une recension du paradigme systémique dans les sciences sociales et humaine. Le champ à couvrir est d'ores et déjà immense, qu'on l'aborde par école de pensée (qui sont loin de se déployer toutes sous la bannière systémique), ou par disciplines. Je n'ai pas le savoir voulu, ni la compétence et le temps pour l'acquérir. On se bornera à proposer quelques réflexions sur l'idée de système dans les sciences sociales. Le choix du terme « idée » n'est pas fortuit. Il veut suggérer que ce que l'on cherche à cerner est moins un corps de doctrine établi, un savoir scientifique éprouvé, qu'une sensibilité théorique nouvelle ou renouvelée, une façon inquiète, et parfois inquiétante, de voir les problèmes du monde. Sur ce point, le contraste entre l'idée de système, ou même la théorie générale des systèmes – quand, comme le dit Bertalanffy, elle se veut théorie logico-mathématique – est total et définitif.

Flèche du temps et éternel retour

Il y a une rythmique de la pensée humaine devant laquelle nous restons largement perplexes, mais dont l'existence ne fait aucun doute. Pourquoi, à partir de quel fond et de quelles vagues de fond, considère-t-on toutes choses, à une époque, sous la forme d'un mécanisme et, à une autre époque, sous la forme d'un organisme ? Pourquoi, tout d'un coup, tout le monde se met-il à parler de système, de structure, de totalité, d'ensemble ? D'où viennent ces basculements de paradigmes, ces substitutions de groupements de paradigmes que sont les « épistémès » de Foucault ? On ne sait pas très bien, mais on sent intuitivement qu'on a affaire à des mouvements primordiaux qui bousculent toute la sensibilité humaine, qu'il s'agisse de l'intellection, de l'art, de l'affectivité et, finalement, de la façon dont les hommes vivent et se représentent leur vie en société. Ce n'est pas par hasard que Foucault place deux écrivains (Cervantès et Sade) à la fracture de ses épistémès les plus importantes. Il marque par là « l'irrationalité » profonde de la pensée logique, sa dépendance à l'égard d'une affectivité humaine. La vraie découverte serait de comprendre comment cette affectivité s'articule, à son tour, sur de profonds mouvements économiques et sociaux. Tout le monde n'a pas la chance et la pénétration de Lucien Goldmann, qui a su « prédire » — comme Leverrier prédisait sa planète — l'existence de l'abbé Barcos à partir d'une analyse du jansénisme.

Face à ces vagues énormes de la pensée humaine, qui drainent des millions d'hommes pendant des siècles et parfois des millénaires, l'explication par le phénomène de la mode apparaît bien pour ce qu'elle est : une dérision. Il est de bon ton, chez les scientifiques et les intellectuels eux-mêmes, de décrire leurs propres agitations en termes de phénomènes de mode. La structure était à la mode hier, l'analyse de systèmes aujourd'hui, demain peut-être la théorie des catastrophes de René Thom, ou la thermodynamique du déséquilibre de Prigogine ? La mode existe, bien sûr : elle est faite par les médiocres et les marchands de soupe de la recherche, de l'enseignement, des « industries » de la matière grise. Mais à long terme, comme disait Keynes, nous sommes tous morts, et les médiocres aussi. Ce qui reste, ce sont les vagues de fond que frangeait l'écume de la mode.

Ma supposition est qu'avec l'idée de système, nous avons peut-être le premier indice, le premier symptôme, parmi d'autres, de l'émergence d'une nouvelle épistémè, dont l'importance viendrait non

pas de sa plus grande « scientificité », mais du basculement qu'elle représente, ni plus, ni moins « irrationnel » que les basculements qui l'ont précédée. Nouveauté toute relative, bien sûr. Bertalanffy se cherche des ancêtres du côté de Leibniz, de Nicolas de Cusa, de Paracelse, de Vico, d'Ibn-Khaldoun. Stafford Beer lorgne vers Locke ou Hegel. Je crois pour ma part que quelques-uns des thèmes enveloppés par l'idée de système se trouvent exprimés avec une force singulière par Héraclite « l'obscur », pour ne pas remonter à Hésiode et à son mythe des métaux. On pourrait, sans forcer la note, établir un parallèle significatif entre l'épistémè du XVI^e siècle, fondée sur la ressemblance et les correspondances universelles, la pénétration réciproque du microcosme et du macrocosme, le passage aisé du réel à l'imaginaire et du mot à la chose, et certaines tendances systémiques contemporaines. Quand Pizzomo décrit « l'incomplétude » des systèmes, on dirait qu'il retrouve l'agacement qu'ont dû ressentir bien des intellectuels de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle, devant cette épistémè incapable de clore une suite sans fin de correspondances toujours nécessaires à la compréhension du monde, et toujours insuffisantes, comme si le commerce intellectuel n'avait pas encore sa monnaie, ou, dirait Marx, son équivalent général. Et quand un ingénieur-système décrète que telle combinaison hétéroclite d'armes, d'hommes et de procédures est un système, que fait-il sinon retrouver cette démarche magique de la pensée « sauvage », si vivante encore au XVI^e siècle, en vertu de laquelle le mot évoque la chose, au sens fort, équivaut à la chose, devient la chose.

Au fond, on trouve depuis l'aube de la pensée humaine un constant tiraillement entre deux tentations fondamentales : ordonner l'univers, c'est-à-dire le découper en éléments et en relations entre éléments, et jouer au meccano avec. La manie classificatoire et l'épistémologie de la représentation qui prévalent à partir du XVII^e siècle, expriment bien cette volonté d'ordre, si congruente d'ailleurs à l'ordre moral, politique et social qu'inaugure la monarchie centralisée, après la pagaille de la Renaissance. Et quoi qu'en dise Foucault, l'idéologie mécaniciste qu'incarnent Descartes ou le père Mersenne, n'est pas un épisode sans importance de cette épistémè. Elle annonce et prépare le monde de la science positive et/ou positiviste, et elle est encore notre pain quotidien. Mais à cette focalisation sur l'ordre du monde s'est toujours opposée une attention humaine à ce qui est insolite, indisciplinable, ambivalent, obscur, à ce qui franchit aisément la frontière du réel et de l'imaginaire, à ce qui est *inclassable*. Le monde est un conglomérat de mondes qui, par leur rapprochement, créent l'absurde, l'impossible, le paradoxal. L'extraordinaire œuvre graphique d'Escher, qui fascine tant de scientifiques, a ici une portée certaine.

Ces deux grandes tendances de la pensée humaine, on les retrouve vivantes aujourd'hui. D'une certaine manière, toutes les sciences et les techniques, y compris les « sciences » sociales et humaines, sont une tentative désespérée pour mettre un peu d'ordre. Et puis, il y a des penseurs importants qui prennent cet ordre en haine. La hargne d'un Henri Lefebvre contre l'idée de système lui vient de sa colère plus que légitime contre cette manie de l'ordre, ce refus obstiné de reconnaître qu'il y a toujours plus de choses sur terre et au ciel, que Horatio ne peut en rêver dans sa philosophie. Mais, ce faisant, Lefebvre nous prive du très grand théoricien qu'il aurait pu être, s'il avait accepté le risque de « systématiser ».

C'est peut-être au point de croisement de ces deux tendances, que se situe la chance de l'idée de système, sous sa forme moderne. Elle ne peut être un simple retour à la Renaissance, ou à Hésiode. On ne va pas rayer d'un trait de plume Descartes, la méthode analytique, la science et le scientisme du XIX^e siècle. Ils sont en nous, et ils fonctionnent. Le point d'ancrage qui peut être celui de l'idée de système est que les systèmes sociaux, s'ils existent, sont toujours un curieux mélange *d'ordre* et *d'aléatoire*. Il y a de l'ordre dans le monde social, et pas seulement parce qu'il y a de la police et des chefs. Et il y a le désordre inéliminable qui fait la marche de l'histoire. Ces banalités, peut-être prendront-elles quelque consistance, si on se réfère une fois de plus à Escher. Le monde fou, le monde de désordre mental créé par Escher est d'une logique interne rigoureuse à partir du moment où l'on a admis le postulat de départ. Ce postulat, chez Escher est toujours le même : l'admission que des éléments appartenant à des univers différents se superposent, soit par contiguïté, soit par effet de miroir. La démarche d'Escher est transposable aux sciences sociales. C'est ainsi que j'ai eu la joie de

découvrir Escher après avoir, par des voies complètement différentes, utilisé le principe de superposition pour étudier un système social particulier, le système de la ville médiévale. Ce que peut faire l'idée de système aujourd'hui, c'est progresser dans cette dialectique de l'ordre et du désordre. Il y a là une vision particulière de l'idée de système qui est, sur certains plans aux antipodes de l'analyse de systèmes et de la théorie des systèmes. Il faut la prendre pour ce qu'elle est, un témoignage parmi d'autres. Après tout, les systèmes sociaux sont des systèmes vivants. Et si un système vivant diffère d'un système qui ne l'est pas, c'est bien parce que, outre les caractéristiques d'ordre qu'il partage avec ce dernier, il présente cette particularité de pouvoir faire face à l'aléatoire en déployant son propre contre-aléatoire. Alors pourquoi ne pas aborder de front cette ambivalence fondamentale ?

Le yogi et le commissaire

C'est ici qu'intervient la conjoncture intellectuelle, et, derrière elle, la conjoncture tout court de notre monde social. Il faut bien reconnaître que depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, au moins, nous vivons dans le mythe de l'ordre rationnel, ou de la raison ordonnée. Le mythe fonctionnait et fonctionne de la façon suivante : la société se donnait de grands objectifs (le grand législateur voulant bien admettre que le caractère rationnel de ces objectifs n'est ni évident ni peut-être même nécessaire). A partir de là tout s'enchaîne clairement : pour réaliser l'objectif, quel qu'il soit, il faut produire, et pour produire, il faut planifier, manager, rationaliser, spécialiser, coordonner. Une place pour chaque chose, chaque chose à sa place, un bon coordinateur, et tout sera dans l'ordre. Il y a des bavures, des ratés, mais qui proviennent d'une insuffisante mise en ordre. Le remède est chaque fois cherché dans un nouvel effort de rationalisation.

C'est ce mythe qui est peut-être en train de tirer à sa fin. Non qu'il ait perdu de sa puissance contraignante. Il demeure l'idéologie officielle de notre société et, à ce titre, il imprègne et oriente la vie quotidienne de chacun de nous. Ce qu'il y a de changé, c'est peut-être que, tout en gardant sa puissance sociale, il est en train de montrer son vide intérieur. La société occidentale, que l'on croyait en voie de rationalisation, et qui l'était, refuse la simplicité de la rationalisation, et retrouve ou trouve quelques-unes des caractéristiques de la complexité maximale, celle qu'Ellery décrit sous le terme de « champs de turbulence », et Edgar Morin sous le terme d'hypercomplexité. Hypercomplexité signifie très concrètement que de très nombreux événements qui se passent sous nos yeux nous paraissent proprement *incompréhensibles* (« contre-intuitifs », a écrit un jour Forrester, dans une ineffable expression). Les choses ne se passent vraiment pas comme elles devraient se passer. Ce n'est pas le bon champion qui gagne la guerre du Viêtnam. Dans le tiers monde, une économie « décolle » et pas l'autre, impossible de savoir pourquoi. Une grève se durcit et reçoit l'appui de l'opinion publique, de façon déraisonnable. Ou bien, c'est le contraire. Des opérations d'enrichissement du travail sont relativement bien reçues dans certains milieux ouvriers, pas dans d'autres, à conditions à peu près comparables. Des villes rationnellement conçues sont rejetées par leurs habitants. Les réformes de l'enseignement achoppent sur des obstacles mystérieux. L'allergie au travail subsiste dans une économie de crise et de chômage. La fécondité s'effondre brusquement, sans que l'on sache très bien pourquoi, etc.

Ce qui fait problème dans cette hypercomplexité et provoque peut-être un début d'inquiétude de la part des tenants du système en place, n'est pas tant l'existence de turbulences sociales inéliminables (il y en a toujours eu), que leur importance et leur gravité, et surtout le fait qu'elles expriment peut-être une subversion de l'intérieur du principe de l'ordre rationnel. Tant que ces turbulences ne témoignaient que d'une insuffisante progression de la rationalisation, les choses n'étaient pas trop graves, puisque le principe de l'ordre social n'était pas réellement contesté. Beaucoup plus grave est une situation où une société qui est, répétons-le, un système vivant, perd sa raison de vivre. Certains peuples ont réagi à la colonisation espagnole par un véritable suicide collectif, en cessant tout simplement de se reproduire. L'intervention militaire à Prague a été précédée d'une période d'effondrement de la natalité. Aujourd'hui, en France, il ne suffit pas de répéter qu'il faut faire au

moins trois enfants, pour être sûrs d'avoir mis la main sur la thérapeutique efficace.

Face à cette sorte de dérapage social, comment réagissent une partie des chercheurs, des enseignants, de la classe politique, des techniciens de l'administration et des entreprises ? D'une façon assez caractéristique de « l'épistémè » que nous a léguée le passé, et du mythe de la rationalisation. La première réaction est de se dire que s'il se passe des choses incompréhensibles, cela vient de ce que l'on n'a pas pris en compte tous les facteurs en cause. On continue donc à empiler les facteurs les uns sur les autres, en espérant qu'un jour l'ignorance et l'imprévu à quantité négligeable. On fonctionne toujours avec la même idée laplacienne de base ; tout est déterminé, et si on savait, on pourrait tout prévoir. Ce travail de Sisyphe laisse sur la faim. Ou bien on se cogne à un « facteur résiduel », sorte de démon causal inexpliqué, ou bien l'on pense avoir tout pris en compte, mais le démenti suit de près : à causalité identique, événement différent. Comme si l'événement lui-même créait sa propre causalité. Nous voilà sur le chemin de l'idée de système. Sur le terrain de l'action, le PPBS, la RCB, la planification par objectifs¹, sont le symétrique exact de cette recherche causale classique : il s'agit toujours de prendre acte d'une turbulence, et de la maîtriser en l'analysant et en désamorçant, pour ainsi dire, sa charge explosive.

Mais ce qui donne le mieux à penser que nous sommes peut-être au début d'un tournant, est que le système social lui-même paraît prendre conscience, dans certaines limites, du besoin de faire moins confiance au principe d'ordre, et d'élaborer un contre-aléatoire approprié aux turbulences sociales. Il existe sur ce point une convergence frappante entre des mouvements très différents les uns des autres, et peut-être sans rapports d'influence réciproque. Il y a l'idéologie de la participation et de la concertation qui cherche à garantir la « fiabilité » de certaines actions sociales en y faisant participer les individus et les groupes sociaux pour ainsi dire « de l'intérieur », c'est-à-dire en espérant ainsi déterminer l'aléatoire de ces individus et groupes. Il y a toute une série de spéculations et de pratiques autour du logement ou de la ville « évolutifs » par lesquelles on cherche à tourner l'obstacle de la prédétermination urbaine. Il y a les intéressantes réalisations en matière de *design* industriel. Il y a l'élargissement de l'horizon technologique par le recours à la biologie, la cybernétique, la chimie, l'électronique. Il y a les tentatives de pénétrer à l'intérieur du cerveau humain, jusque et y compris par la parapsychologie, à laquelle les Américains et les Soviétiques attachent une grande attention. Il y a la tendance à remplacer la production de série par une production « modulaire », suite de variations autour d'un modèle central. Il y a les opérations d'enrichissement du travail, etc.

Tous ces phénomènes convergents (en ce sens qu'ils visent tous à assouplir une mécanique trop rigide), même pris ensemble, ne sont pas assez importants pour bouleverser la scène sociale. Ils n'ont que peu de développement, ils visent au fond un aléatoire assez pauvre (de type probabiliste), ils reposent souvent sur l'idée archi-classique qu'avec un petit nombre d'éléments standards et une combinatoire, on a résolu le problème de la variété : on est toujours au royaume du mecano. Quelquefois, ils tournent à la dérision, comme cette publicité télévisuelle qui prétend « revaloriser » le travail manuel, en montrant l'embarras d'un cadre incapable de dire à son fils quelle partie de la voiture il a fabriqué.

Mais ce qui fait l'importance de ces phénomènes est l'inquiétude dont ils témoignent. Comme n'importe quelle autre formation sociale, la société capitaliste développée s'accommode d'un mélange d'ordre et de désordre. Sa souplesse et sa faculté de récupération (sa maîtrise de l'aléatoire et du contre-aléatoire), sont même en passe de devenir proverbiales (trop ?). Elle sait réserver la rigidité à l'essentiel : la technologie, l'organisation du travail, son contenu. Sur tout le reste, elle est prête à discuter. Le vrai problème est de savoir s'il sera indéfiniment possible de faire fonctionner cette sorte d'électrolyse sociale, produisant la rigidité et l'ordre à un pôle, la souplesse et le désordre maîtrisé tant bien que mal à l'autre. L'idée de système est une manifestation de la perplexité naissante devant ce problème, ce qui fait d'ailleurs son ambi valence fondamentale, comme le sabre de M. Prudhomme,

¹ Le PPBS (Planning Programming Budgeting System), sa version française, la RCB (Rationalisation du choix budgétaire), la planification par objectifs, sont des méthodes de rationalisation de la décision cherchant à identifier, et si possible quantifier, les éléments composant le réseau de causes et d'effets impliqués dans la décision.

défendant le régime et au besoin le combattant.

L'idée de système, machine à problèmes

L'idée de système est une problématique, au sens fort ou exact du terme, c'est-à-dire une certaine façon de découvrir des problèmes qui pourraient ne pas être aperçus autrement. Elle n'a pas, en elle-même, la force de trouver une solution à ces problèmes. Pas davantage, d'ailleurs, la solution n'a été trouvée par d'autres courants de pensée, et c'est ce qui permet à l'idée de système de garder une certaine efficacité, comme catalyseur d'inquiétude théorique. La problématique de l'idée de système correspond bien, semble-t-il, à la période que nous vivons de dissolution d'une certaine logique de l'ordre social alors que les linéaments d'une nouvelle logique n'apparaissent guère et qu'une vacuité gagne le corps social. Elle s'oriente vers l'insolite, elle insiste sur les ambivalences, elle cherche la topologie de carrefours à partir desquels il est possible de supputer plusieurs chemins empruntés par la pratique sociale.

— Le premier problème consiste à se demander de quoi l'on parle lorsqu'on utilise la notion de système social. *Identifier* un système social est la question centrale, l'identification portant aussi bien sur ce qui différencie un système d'un non-système, que sur ce qui différencie les systèmes sociaux entre eux. L'identification pourrait bien reposer sur la découverte de *conduites* spécifiques, propres à un système, au sens très élémentaire où l'on dit qu'un chien auquel on donne un coup de pied a une conduite, alors que la boule de billard que l'on percute n'en a pas. Mais à partir de cette idée élémentaire, il est possible qu'il faille remettre en cause la confiance excessive que l'on accorde à la commodité de la « boîte noire », en cybernétique ou dans l'analyse de systèmes. Cette commodité repose sur l'idée que la seule façon de modifier l'output d'un système est d'agir sur ses inputs. L'essentiel de la vie d'un système est, si l'on veut, dans son commerce extérieur. Or il se pourrait que les *vrais* systèmes vivants, à la différence des modèles de chambre, régulent leurs rapports avec l'extérieur moins par une politique « d'importation » que par des modifications internes, des variations structurales du système. Un bon modèle de pensée nous est ici fourni par la neurophysiologie, qui cherche à comprendre comment l'apprentissage, l'adaptation, les réflexes conditionnés sont créés par, et créent à leur tour, de nouveaux réseaux synaptiques, lesquels réseaux peuvent à leur tour prendre leurs distances par rapport à l'extérieur, et activer des interneurons donnant à la conduite du système vivant son autonomie, son aléatoire et, qui sait, sa créativité. L'interrogation sur l'identité des systèmes vivants ou sociaux se fractionne ainsi en interrogations dérivées sur la genèse de sources propres d'énergie et de dispositifs informationnels capables d'accueillir, rejeter, mémoriser l'information, ainsi que d'activer ou inhiber l'énergie disponible. Ces interrogations sont d'autant plus décisives pour ces systèmes vivants d'un type particulier que sont les systèmes sociaux, qu'on ne dispose pas, en ce qui les concerne, de « l'évidence » que constitue la « frontière » de la peau pour les systèmes biologiques : encore que l'anthropologie, la psychanalyse et même certaines analyses biologiques ou écologiques nous enseignent qu'il ne faut pas trop se fier à cette « évidence ».

— S'interroger sur l'identité d'un système social conduit tout droit aux questions pièges de la permanence et du changement, et, à l'intérieur du changement, à celles de la continuité et de la discontinuité. On se contente de soulever le problème, sans s'engager dans de pénibles digressions sur la manière dont il serait possible de l'aborder. On veut seulement ajouter qu'il réserve des surprises, parfois heureuses. On s'aperçoit que le changement et la permanence ne sont pas toujours où ils semblent être. Que, par exemple, la République des Provinces Unies au XVII^e siècle ressemble plus aux villes médiévales dont elle est issue et dont tout paraît la différencier, qu'elle ne ressemble à la monarchie française ou anglaise de la même période, avec lesquelles elle paraît avoir et a pourtant beaucoup de points communs.

— L'idée de système conduit à une remise en cause de la causalité linéaire (linéaire au double sens du terme : comme succession temporelle, « en ligne », de causes et d'effets, et comme proportionnalité grossière entre la cause et l'effet). On parle de causalité structurale, cybernétique, dialectique, circulaire... Cette abondance de vocabulaire souligne bien l'embarras capital dans lequel nous sommes. Nous nous rendons bien compte que parfois, les choses semblent se passer comme s'il y avait simultanément, voire antécédence, de l'effet sur la cause, comme si « le système » imposait instantanément sa loi à toutes ses parties, et, en même temps, cette idée nous révolte, du fait de notre conditionnement causal post-newtonien. Il y a là quelque chose de très comparable au malaise que crée en nous la nécessité de croire à la nature à la fois ondulatoire et corpusculaire de la lumière, à ces électrons démoniaques qui passent par plusieurs trous à la fois. Peut-être serons-nous un jour capables de mettre un peu d'ordre dans cette causalité qui s'effrite à nos yeux, à partir d'une vision diachronique-synchronique réalisant une fusion partielle de logiques causales au sein de ce que l'on pourrait appeler un « temps à épaisseur » (ce qui exigerait, à son tour, que l'on procède à une sorte de coagulation du temps qui deviendrait comme granuleux et perdrait sa divisibilité infinie). Mais la reconsidération de la causalité ne s'arrête pas là. Devenant « circulaire » ou « systémique », la causalité repose le problème classique de sa différence, *ou de son identité foncière* avec la finalité, c'est-à-dire les buts que *paraissent* se fixer les systèmes vivants. Le *feedforward* de Piaget, ce feedback « prospectif », est comme un avant-goût des questions ici soulevées. De la même façon, il faudra probablement que nous renoncions un jour à une vision trop « énergétique » de la causalité, et que nous nous interroguions sur la question de savoir s'il existe quelque chose comme une « causalité informationnelle », et quel sens cela a.

— L'idée de système nous incite aussi à nous interroger sur la *topologie* des systèmes sociaux, et des éléments de ces systèmes. Un champ fertile d'interrogations s'ouvre, lorsqu'on observe que certains systèmes ou parties de systèmes se recouvrent partiellement les uns les autres, se *superposent*. De leur superposition, naît une polysémie dont une des formes les plus importantes est la multifonctionnalité et/ou l'ambivalence de groupements sociaux de toute nature : classes ou couches sociales, institutions... On rejoint la considération de la causalité, quand on observe que le phénomène de surdétermination, emprunté à la psychanalyse par les sciences sociales et transplanté sur leur terrain, est une forme particulière de superposition bousculant notre vision classique d'une correspondance biunivoque entre cause et effet. Voilà des idées qui nous obligent à renoncer à la vision classique d'une différenciation et complexification sociales qui ne pourraient progresser que par spécialisation. L'ethnologie et l'anthropologie ont redécouvert il y a peu la complexité de ces sociétés traditionnelles que l'on croyait simples et nous facilitent la tâche en montrant ce qu'avait de naïf notre technocentrisme. Je suis sûr que si un anthropologue bantou ou sioux voulait bien regarder la société française, il en aurait long à nous raconter sur le « mystère » de la faculté de récupération du capitalisme avancé, grâce au maniement de la superposition et de la surdétermination.

Si on abandonne un instant l'image topologique, on s'aperçoit en outre que la superposition n'est qu'un cas particulier — par spatialisation — d'un phénomène encore plus fondamental qu'on désigne sous le terme de *redondance* et qui exprime le fait qu'il existe des homologies de structure et de fonctionnement entre éléments d'un système, et entre le système lui-même et ses parties. Il faudrait poursuivre et explorer les relations entre la redondance et ce que les biologistes appellent la *totipotence*, cette faculté de reconstituer le tout à partir d'une fraction du tout. Il existe en biologie un continuum d'analyse de la totipotence à la régénération, à la sexualité et à la reproduction, et finalement à la mort. Avec la superposition et la redondance, on dispose d'un embryon d'analyse qui permet d'espérer un jour mieux comprendre ce qu'est la reproduction sociale. Au surplus, le même embryon nous met sur la voie d'une analyse du caractère double de la réalité sociale, se constituant et se reconstituant sans cesse dans un mouvement d'actualisation et de potentialisation. L'existence de faits potentiels dans la réalité sociale désigne quelque chose de plus précis et plus intéressant que la simple éventualité de plusieurs avènements possibles. Le fait potentiel *existe*, mais on ne le voit pas, pas plus qu'on ne peut « voir » l'énergie gravitique de la pierre potentialisée par l'énergie neuromusculaire de l'homme qui

la soulève, ou qu'on ne « voit » le potentiel d'une cellule nerveuse au repos. La réalité sociale potentielle est constituée par une partie du contenu ambivalent des faits sociaux. Le potentiel ressemble à l'imaginaire, mais à un imaginaire qui serait, pour ainsi dire, réel. Que de surprises dans ces circonvolutions de la pensée humaine, qui retrouvent certains phantasmes du XVI^e siècle ou de l'art contemporain, mais sur sa base propre !

— Tout ceci débouche sur une approche de la régulation sociale qui, bien qu'elle aide un système social à se reproduire peu ou prou à l'identique pendant un certain temps, présente la particularité de préparer la mort du système qu'elle régule, par la *manière* même dont elle le régule. De nombreux systèmes sociaux sont contradictoires, ce qui va bien au-delà de la constatation qu'il n'y a guère de système social sans conflits internes. Un système contradictoire est un ensemble où la contradiction fait le système, où il n'y aurait pas de système sans cette contradiction. La régulation est ce qui empêche le système d'éclater à tous coups sous l'effet des forces centrifuges issues de la contradiction.

En matière de régulation sociale, il existe une forte tendance à transposer un peu mécaniquement des concepts inspirés de la régulation biologique (entre autres), notamment l'homéostasie et le feedback, en particulier le feedback négatif. En réalité, si on adopte une vision du feedback qui ne soit pas trop laxiste — si on ne baptise pas feedback n'importe quelle interaction —, on s'aperçoit vite que la pêche au feedback est maigre en matière sociale (peut-être d'ailleurs parce qu'on ne dispose pas des moyens d'investigation qui permettraient de trouver les feedbacks là où ils sont, aux micro niveaux sociaux). Un feedback diffère notamment de l'interaction par son « infailibilité ». Celle-ci vient de ce que c'est la perturbation elle-même qui déclenche « automatiquement » l'action correctrice (ou, éventuellement, amplificatrice), du système. Un thermostat régule la température d'une pièce parce que c'est la variation « nuisible » de température qui commande la contre-variation utile. Personne, dans les limites posées par l'efficacité du thermostat et de son couplage avec un appareil de chauffage ou un climatiseur, n'a à s'inquiéter de savoir pour quelles raisons varie la température extérieure, ni de chercher à trouver une parade appropriée à chacune de ces raisons spécifiques. Le thermostat est « infailible » parce que, en quelque sorte, il boucle la perturbation sur elle-même, et la « coupe » de sa causalité.

Apparemment, de tels dispositifs de bouclage cybernétique sont rares en matière sociale. Par contre, on a cru découvrir, dans nombre de conduites sociales et humaines, quelque chose qui n'est pas un feedback, mais pourrait réaliser quelques-uns de ses effets. Ce quelque chose, on l'a baptisé stratégie double. Une stratégie double est une stratégie contradictoire adaptée à une réalité sociale contradictoire, une régulation de la contradiction par la contradiction. Cette stratégie est contradictoire non seulement parce qu'elle unit dans le même ensemble des conduites contraires (auquel cas elle pourrait n'être qu'incohérente), mais aussi et surtout parce que ces conduites contraires sont mises au service d'une finalité unique ou dominante.

Expliquons-nous sur un exemple concret : beaucoup de villes médiévales constituaient de petits systèmes sociaux plus ou moins autonomes, organisés autour d'une finalité de grand commerce ou de commerce lointain. La « république » urbaine médiévale est l'invention, par une caste marchande, d'une manière d'acquérir richesse et pouvoir *autre* que la manière féodale fondée sur la maîtrise d'un territoire et de sa population humaine. Pourtant, pour des raisons qui sont liées aux conditions même du grand commerce, il devient vite impossible d'évacuer toute préoccupation terrienne ou territoriale des stratégies urbaines. Celles-ci deviennent des stratégies doubles, en ce sens qu'elles doivent à la fois poursuivre des objectifs commerciaux et des objectifs territoriaux partiellement incompatibles, et qu'elles ne peuvent pas mener jusqu'au bout l'une ou l'autre des deux logiques, commerciale ou territoriale. A un moment donné (vers la fin du Moyen Age), les « Etats » urbains sont des organisations commerciales se comportant comme s'ils voulaient devenir des Etats territoriaux (certains d'entre eux y parviendront).

Une stratégie de ce type régule et reproduit le système social non en bouclant la perturbation sur elle-même, mais en lui opposant une contre-perturbation de nature différente qui conduit à une résorption partielle de la perturbation originelle. Le système urbain médiéval se reproduit en *simulant*

partiellement les stratégies d'autres systèmes, en se comportant comme s'il était lui-même un autre système. Mais il existe une zone obscure où l'on devient ou risque de devenir ce que l'on simule. De sorte que la stratégie double est double non seulement parce qu'elle combine des conduites contraires mais parce qu'elle est, d'un même élan, stratégie de reproduction et stratégie de destruction du système.

La stratégie double revêt des formes multiples, s'incarnant par exemple dans un « sujet » social (un homme, un groupe, une institution...), ou résultant du choc et du rapport des forces de plusieurs stratégies « simples ». Parfois, elle a la forme d'un « compromis », en ce sens que des conduites contraires sont menées *simultanément*. Parfois, celle d'un *double bind*, terme qu'on a emprunté à la psychanalyse américaine qui s'en sert pour étudier la schizophrénie et sa « régulation ». On est en situation de *double bind* quand on est placé par une autorité supérieure devant un paradoxe logique (un dilemme dont chaque terme est intenable), qu'on doit faire une chose et son contraire, que l'on oscille de l'une à l'autre sans moyen d'arrêter cette oscillation, et que l'on est pénalisé quelle que soit la « solution » adoptée. Dans de nombreux cas, la régulation sociale met en œuvre ce que l'on peut appeler des *double binds* sociaux.

La stratégie double n'est pas une exclusivité médiévale. Par exemple, aujourd'hui, la régulation économique, sociale, politique... repose à la fois sur le paradigme mécanique (le principe « une structure, une fonction », tant bien que mal accommodé de la coordination entre parties spécialisées et « unidimensionnelles »), et sur son *contraire*, un paradigme admettant la superposition et la redondance des structures et des fonctions.

On voit ce que peut apporter la notion de stratégie double : un moyen d'éviter l'enfermement de l'analyse d'un système dans la systématisation. La stratégie double est cet ordre social où s'insinuent l'aléatoire et ce qui, pour chaque système, tient lieu de désordre insupportable, c'est-à-dire sa mort.

*_*_*_*_*_*_*